



HAL
open science

Nicolas Jounin. Voyages de classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers

Sophie Blanchard

► To cite this version:

Sophie Blanchard. Nicolas Jounin. Voyages de classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers. *Justice spatiale = Spatial justice*, 2014, <https://www.jssj.org/issue/mars-2017-jssj-a-lu/>. halshs-02073059

HAL Id: halshs-02073059

<https://shs.hal.science/halshs-02073059v1>

Submitted on 19 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Jounin. *Voyages de classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers*

Sophie Blanchard

***Voyages de classes* invite à regarder les beaux quartiers à travers les yeux d'étudiant.e.s de classes populaires. Nicolas Jounin y rend compte, en effet, d'une recherche menée dans le 8e arrondissement de Paris par des étudiant.e.s de Seine-Saint-Denis inscrit.e.s en sociologie à l'Université Paris 8-Saint-Denis. Tiré d'une expérience pédagogique, ce récit se présente comme un journal de voyage, ou plutôt comme le carnet de terrain de trois promotions successives d'étudiant.e.s de 1^{re} année (2011 à 2013) se formant à l'enquête.**

"Observer, compter, interroger", telle est la base du déroulé de ce livre qui se veut un "manuel" de méthodologie de l'enquête appliquée et dont le plan présente un "catalogue" des méthodes des sciences sociales, de l'observation au questionnaire et à l'entretien. Nicolas Jounin rend compte des expériences de terrain des étudiant.e.s, de la façon dont il les encadre et les amène à produire des données d'enquête, mais aussi de la manière dont il utilise les séances en salle pour analyser le quartier en s'appuyant sur des données statistiques. Le texte utilise des écrits rendus par les étudiants à partir de leurs notes de terrain et fait la part belle aux extraits d'entretiens.

Comment se caractérisent ces étudiant.e.s : pour les trois quarts des femmes et pour moitié issu.e.s de baccalauréats professionnels et technologiques, rarement « blanc.he.s », presque tou.te.s habitent en Seine-Saint-Denis. En d'autres termes, des jeunes de classes populaires, racisé.e.s pour beaucoup. Ce profil influe sur le choix des thématiques développées. Ses effets sur le déroulé de l'enquête sont analysés tout au long du livre d'un point de vue réflexif. Le jeu de mots contenu dans le titre renvoie à la dimension pédagogique de l'enquête et à la distance sociale que les étudiant.e.s doivent affronter pour la mener. Il donne à voir ce qui fait l'originalité de l'ouvrage. En réfléchissant aux effets des propriétés sociales d'étudiant.e.s de classes populaires sur une enquête dans les quartiers bourgeois, Jounin reprend l'idée de "l'enseignement comme travail de terrain" développée en 1970 par E.C. Hugues. Fondée sur une analyse de la relation pédagogique et sur la mise en avant d'un rapport actif au savoir, la présentation de l'enquête joue sur la tension entre proximité spatiale – l'université et les beaux quartiers sont reliés par la ligne 13 du métro – et distance sociale, entre centre bourgeois et banlieues populaires, entre enquêté.e.s et étudiant.e.s.

La démarche adoptée est donc à la fois engagée et réflexive. Partant de l'idée qu' "il n'y a pas plus enquêté que les pauvres" (p. 10), Nicolas Jounin prend à contre-pied une tendance des enquêtes ethnographiques, centrées sur les quartiers populaires et les "petits-moyens" de tous ordres, "au nom d'une exigence politique de symétrie" (p. 15). "Aller jeter un œil dans le monde et la manière de penser de ceux qui dominent" (p. 202) permet par conséquent d'inverser une hiérarchie sous-jacente des espaces d'investigation. L'Université Paris-8-Saint-Denis, université de banlieue populaire dans un contexte de massification de l'enseignement supérieur, est alors présentée comme un lieu potentiel de subversion des hiérarchies sociales, scolaires et académiques.

En rendant compte d'une exploration d'un point éloigné de l'espace social, Nicolas Jounin met en oeuvre un processus "d'introspection sociologique" : enquêter quand on est socialement

dominé pose la question de la place du chercheur sur le terrain, dans une situation d'enquête dissymétrique. L'ouvrage s'appuie sur des récits ethnographiques qui permettent d'analyser les situations d'enquête avec un angle réflexif. Il donne sa place au ressenti des étudiant.e.s, qui ont dû apprendre à "dépasser l'exotisme" et à "encaisser l'humiliation" sur un terrain où il.elle.s ont souvent été en butte à la méfiance des portiers, des vigiles et des résidents. Boutiques et restaurants de luxe deviennent alors les lieux emblématiques de l'injustice sociale et le théâtre d'un mépris de classe auxquels les étudiant.e.s enquêteur.trice.s sont particulièrement attentif.tive.s. Ils sont aussi propices à l'expression d'une timidité sociale susceptible de freiner l'enquête, comme le montre par exemple la gêne éprouvée par certain.e.s étudiant.e.s à l'idée d'aller prendre un café au Plaza Athénée. Pour objectiver leur timidité sociale, lors d'une exploration des boutiques de luxe, les étudiants chronométrent le temps écoulé avant qu'ils soient abordés par des vendeurs ou des responsables du magasin. Négocier la place des enquêteur.trice.s sur le terrain suppose donc aussi de prendre en compte le ressenti de la domination symbolique.

Une première technique d'enquête consiste à formaliser et à problématiser des observations. Différentes façons de faire sont mises en avant : au parc Monceau, observer les interactions des "nounous", devant l'ambassade d'Algérie, scruter la surveillance. Les thématiques des catégorisations ethno- raciales et des dispositifs sécuritaires reviennent tout au long de l'ouvrage. La question de la race et du racisme est mise en avant dans une réflexion sur les comptages ethno- raciaux, lorsque les étudiant.e.s s'attachent à "observer et compter la race", afin de mesurer les discriminations et la ségrégation racistes. Cela ouvre un travail de réflexion sur le phénotype, les signes de la race et la perception que les étudiant.e.s en ont. Cela pose finalement la question des catégorisations ethno- raciales et de la multiplicité des nomenclatures possibles. La thématique de la surveillance et de la sécurité amène à porter attention aux forces de l'ordre et aux vigiles, au moyen de comptages – compter les caméras de sécurité, compter les vigiles devant les magasins et les banques – et va même jusqu'à une observation pirate dans un commissariat de police. L'observation des puissants légitime pour l'auteur ce qu'il qualifie de "braconnage", c'est-à-dire le fait d'observer incognito et de profiter des situations de creux et des incertitudes pour mener l'enquête. Le passage consacré à la construction et l'application du questionnaire en décortique les trucs et astuces, mais aussi les limites, tout en ouvrant des pistes d'interprétation des refus de réponse.

L'enquête aborde aussi les mondes de la grande bourgeoisie, au travers d'entretiens menés à partir de la "porte d'entrée" que constituent les conseils de quartier. Des entretiens sur la vie du quartier et ses représentations ouvrent des pistes de réflexion sur les dynamiques commerciales, la place des immigrés dans un arrondissement bourgeois et les questions scolaires. C'est aussi l'occasion de faire apparaître un "sexisme du prestige", celui des cercles notamment, et de rappeler que le sexisme et les violences faites aux femmes ne sont pas l'apanage des quartiers populaires. D'un point de vue méthodologique, cette dimension informe sur les difficultés spécifiques aux enquêtes sur/chez les grand.e.s bourgeois.es : il apparaît par exemple plus difficile d'anonymiser des enquêté.e.s dont la position sociale est sans équivalent. C'est aussi là que la distance sociale ressentie par les étudiant.e.s, mais aussi par l'enseignant, est la plus grande. Les habitant.e.s du 8e arrondissement interrogé.e.s expriment sans fard leur vision de la banlieue, fondée sur des images fantasmées d'une banlieue hostile et dangereuse, parfois même sans chercher à ménager les jeunes enquêteur.trice.s dont ils savent qu'ils sont les produits de cette même banlieue. En introduction, le récit d'un entretien mené par Nicolas Jounin avec le

maire du 8e arrondissement, avant le début de l'enquête, donnait déjà à voir la position inconfortable du sociologue face à un élu rompu au commerce des puissants et méfiant à l'égard de la démarche d'enquête. À cet inconfort fait écho le mélange de fascination et de répulsion exprimé par les étudiant.e.s face à ce monde de la grande bourgeoisie dont ils entrevoient progressivement les rouages.

En amenant des étudiant.e.s de banlieue à produire un savoir socialement et spatialement situé sur les beaux quartiers, ce livre qui suit les pas des apprentis chercheur.se.s constitue un précieux manuel de pédagogie appliquée. Il permet aussi de subvertir les rapports de domination qui président à la production de la recherche et fait ainsi doublement œuvre pédagogique.

Pour citer cet article : Sophie BLANCHARD, « Hélène Combes, David Garibay et Camille Goirand (dirs.). *Les lieux de la colère, occuper l'espace pour contester, de Madrid à Sanaa* », Justice spatiale | Spatial Justice, n° 11, mars 2017 (<http://www.jssj.org>).